



La petite
histoire

Mary Cassatt

L'œil de la maternité

Considérée de son vivant comme la plus grande artiste américaine, Mary Cassatt a été la seule Anglo-Saxonne à avoir exposé à Paris avec le groupe des impressionnistes. Un regard de femme à redécouvrir ces jours-ci au musée Jacquemart-André.

En 1866, rien ne prédestinait Mary Cassatt, née vingt-deux ans plus tôt en Pennsylvanie, à devenir peintre. L'itinéraire de cette héritière américaine semblait en effet tout tracé. De toute évidence, elle épouserait sous peu quelque magnat américain et se consacrerait à sa vie familiale. Seulement voilà, c'était mal connaître la détermination de cette jeune femme au caractère bien trempé. Dès 1860, elle a été en effet l'une des rares jeunes filles à s'inscrire à l'Académie des Beaux-Arts de Pennsylvanie. Elle y a appris des rudiments de peinture. Mais cet enseignement un peu trop classique à son goût la déçoit assez vite. Elle quitte l'école au bout de deux ans et préfère découvrir par elle-même le milieu artistique de Philadelphie. Avec sa camarade de classe Eliza Halderman, elle passe ainsi son temps à visiter les expositions et à fréquenter les galeries. Peu à peu, Mary souhaiterait poursuivre sa formation à Paris. La réponse de son père ne se fait pas attendre. « J'aimerais presque mieux te voir morte ! », lui réplique-t-il tout en soulignant l'incongruité d'une telle demande. Mais Mary n'abandonne pas son projet pour autant. Que cela plaise ou non aux bonnes mœurs de l'époque, elle se destine bel et bien au métier de peintre. Avec l'appui de sa mère, elle obtient néanmoins gain de cause. En 1866, toutes deux s'embarquent sur un bateau à destination de l'Europe. Une grande aventure commence : celle de la peinture.



*Summertime (Été),
1894-1895, huile sur toile.
Terra Foundation for American Art, Daniel J. Terra
Collection, 1988.25, photo © Terra Foundation for
American Art, Chicago*



*La Musique, 1874,
huile sur toile.*

Paris, Petit Palais, musée des Beaux-Arts
de la Ville de Paris, photo
© RMN-Grand Palais / Agence Bulloz

Sitôt arrivée à Paris, Mary se heurte toujours aux mêmes préjugés. Devenir une femme artiste en France n'est pas plus facile qu'aux États-Unis. Qui plus est, au dix-neuvième siècle, les filles ne sont pas admises à l'école des Beaux-Arts. Qu'à cela ne tienne, Mary finit par se faire admettre comme élève dans l'atelier de Jean-Léon Gérôme. Elle obtient en outre sa carte de copiste au Louvre, ce qui lui permet de reproduire in situ les œuvres des grands maîtres.

À la conquête de « l'art pour l'art »

Avec Eliza, elle suit également les cours de Charles Chaplin, l'un des rares peintres à diriger un atelier exclusivement féminin. En février 1867, elles passent près de deux de mois à Courances, une commune située à deux pas de la forêt de Fontainebleau. Elles y peignent sur le motif des scènes de la vie paysanne. Puis, elles se rendent à Écouen où vit et travaille tout un groupe de peintres, en particulier Pierre-Édouard

Frère et Paul-Constant Soyer avec lesquels elles resteront très liées. Un an plus tard, Mary expose pour la toute première fois au Salon de Paris l'un de ses tableaux. Il s'agit du portrait d'une jeune paysanne jouant de la mandoline. Cette toile qui n'est pas sans rappeler les portraits de Corot est signée de ces deux prénoms : Mary Stevenson. Contrairement à celui d'Eliza, son coup de pinceau ne passe pas inaperçu. Après un bref retour en Pennsylvanie et quelques escapades en Europe, elle expose de nouveau au Salon de Paris trois de ses toiles : *Sur le balcon durant le carnaval*, *Le Torero* et *la jeune-fille et Ida*. Cette dernière œuvre attire l'attention d'Edgar Degas. Celui-ci visite son atelier et déclare à qui veut bien l'entendre : « *C'est vrai, voilà quelqu'un qui sent les choses comme moi.* » Trois ans plus tard, Mary est invitée par Degas à participer aux expositions des Impressionnistes.



Elle peut dès lors voler de ses propres ailes et, comme elle le dira plus tard, « travailler avec une indépendance absolue ». Sa vie de femme s'en ressentira puisqu'elle restera célibataire. Mais sa vie de peintre commence sous les meilleurs augures.

L'impressionnisme au féminin

En 1879, elle expose un portrait de sa sœur Lydia. Sa place se situe désormais aux côtés des Impressionnistes. Et son style est souvent comparé à celui de Berthe Morisot. Cette parenté n'a pas échappé au regard de Gauguin qui remarque néanmoins que « Miss Cassatt a autant de charme, mais plus de force ». Un an après, c'est au tour de Zola de reconnaître à cette artiste débutante « quelques travaux remarquables d'une origi-

nalité inhabituelle ». Mary est en pleine possession de ses moyens. Elle s'initie alors à la gravure, à la technique de l'aquatinte et de la pointe sèche pour laquelle elle garde une très nette inclination. Parallèlement, elle défend le talent de ses confrères et exerce le métier de conseilère artistique auprès de certains collectionneurs. En 1891, lorsque la Société anonyme des artistes peintres, sculpteurs et graveurs français exclut tous les artistes nés à l'étranger, elle n'hésite pas à ruer dans les brancards et à louer, pour elle et son ami Pissarro, deux autres salles d'exposition. Mary Cassatt est une battante qui est toujours prête à défendre son art. En 1889, une chute de cheval la contraint à l'immobilité. Ce qui ne l'empêche pas de réaliser une douzaine de pointes sèches qu'elle tire sur la presse à graver installée dans son atelier. Ces gravures qui représentent des mères avec leurs enfants, ont un réel succès. Même si elle n'a pas connu les joies de la maternité, Mary devient dès lors la mère du portrait intimiste. Un pas de plus vers la modernité...

En omnibus (ou Intérieur d'un tramway passant sur un pont), vers 1890-1891.
Estampe : pointe sèche, vernis mou en couleurs, Paris, Bibliothèque nationale de France (BnF), photo © BnF, Dist. RMN-Grand Palais / image BnF

Jacquemart-André, l'amour de l'art en héritage

Le Musée Jacquemart-André a été inauguré en 1913. C'est à l'origine l'hôtel particulier d'un riche collectionneur : Édouard André, héritier d'une grande fortune du Second Empire. Ce lieu doit beaucoup à sa femme, Nèlie Jacquemart, qui était peintre. En 1894, elle hérite de ce bien et le transforme en espace muséal. À sa mort en 1912, l'Institut de France hérite de ses biens. Et depuis, la Fondation Jacquemart-André préserve l'endroit dans son état d'origine. Le musée est aujourd'hui géré par la société Culturespaces qui y organise des expositions temporaires. Sa collection comprend des tableaux italiens (Della Robbia, Bellini, Mantegna, Uccello), flamands (Rembrandt, Hals, Ruysdaël) et français (Boucher, Chardin, Fragonard, Vigée-Lebrun). Avec plus de quatre millions de visiteurs, le Musée Jacquemart-André est l'un des premiers musées de Paris.



Baby on Mother's Arm (Enfant dans les bras de sa mère), vers 1891, huile sur toile. Courtesy of the Pennsylvania Academy of the Fine Arts, Philadelphia. Bequest of Peter Borie © Courtesy of the Pennsylvania Academy of the Fine Arts, Philadelphia. Bequest of Peter Borie